

né au fur et à mesure que s'y accumulent les plumes, les os de poissons et le guano laissés par les nombreuses générations qui s'y succèdent. Les nids sont généralement séparés par une distance de deux à trois pieds et constituent des alignements réguliers.

Dans le creux capitonné de mousse du nid en forme de cuvette, qui surmonte le tas de débris, la femelle pond un seul œuf. Celui-ci, blanc bleuté, est recouvert d'une surface calcaire blanche qui se salit au cours de la couvaison.

Le petit est nourri par ses parents jusqu'au moment où il est à même de prendre son vol au-dessus de l'océan et de trouver lui-même sa pitance. A l'âge de six semaines, le corps du jeune oiseau commence à s'emplumer et, dès septembre, il peut voler de ses propres ailes. Le premier plongeon du haut de la corniche de la falaise n'est exécuté vers la mer, qu'après plusieurs jours d'hésitation. Parfois, le jeune oiseau atterrit sur les rochers d'où, s'il s'en tire indemne, il trouve son chemin vers l'océan. Une fois à l'eau, le jeune fou de Bassan peut vivre de la graisse qu'il a accumulée, jusqu'à ce que finalement, il ait maîtrisé l'art difficile de plonger pour attraper sa nourriture.

Méthodes de pêche et alimentation

A la pêche, le fou de Bassan plane seul ou en groupe à une hauteur de 60 à 100 pieds. Lorsqu'il aperçoit un poisson dans l'eau du haut des airs, il plonge à peu près verticalement sur sa proie, les ailes à demi repliées, à une vitesse vertigineuse. En plongeant dans l'océan, il fait gicler une gerbe d'écume qui peut atteindre jusqu'à 10 pieds de hauteur, et la force acquise permet à l'oiseau de plonger en-dessous de sa proie. A l'aide de ses pattes palmées et, aussi probablement, de ses ailes, le fou remonte vers sa proie qu'il happe d'un coup de bec. Il avale le poisson dès qu'il émerge en surface, ou même avant; il reprend alors son vol afin de continuer sa pêche ou de retourner à son nid pour nourrir son petit. Lorsqu'un fou de Bassan plonge, ses congénères en croisière affluent sur les lieux, dans l'espoir d'y trouver un banc de poissons. S'il s'agit d'un banc important, ils s'y attaquent alors en nombre.

Contrairement à la plupart des oiseaux, il jouit d'une vue binoculaire,

c'est-à-dire que ses deux yeux sont pointés vers l'avant, ce qui accroît sa perception et lui permet d'apprécier la profondeur à laquelle nagent les poissons. Son bec, de quatre pouces (10.16 cm) de longueur, est puissant, effilé et dépourvu de narines. Les mandibules en sont tellement bien ajustées qu'il y pénètre très peu d'eau lorsqu'il plonge dans la mer. La conformation profilée du corps de cet oiseau et le réseau de petites poches d'air qui se trouvent entre la peau du cou, les épaules et les muscles de l'aisselle, et qui se gonflent d'air avant la plongée dans l'eau, contribuent à en amortir le choc.

Le fou de Bassan se nourrit de harengs, de maquereaux, de merlands, de capelans et de calmars.

Répartition et espèces apparentées

Le nombre de fous de Bassan n'est pas très important par rapport au total des oiseaux de mer. On en compte environ 72,000 sur la côte atlantique de l'Amérique du Nord, qui tous viennent nicher dans le golfe Saint-Laurent ou le long de la côte est de Terre-Neuve. L'Islande en possède trois ou quatre colonies, qui comptent un peu moins d'oiseaux que celles d'Amérique du Nord. On relève plus d'une douzaine de colonies de fous de Bassan dans les îles Britanniques, les îles Shetland et les îles Féroé, dont la population totale équivaut à plus de la moitié de celle des colonies de l'Atlantique Nord.

Il en existe deux autres sous-espèces dans le monde: l'une d'elles se trouve le long de la côte sud de l'Afrique, et l'autre, en Tasmanie et en Nouvelle-Zélande.

Le fou de Bassan appartient à la famille des sulidés, tout comme les fous de l'hémisphère austral. Parmi les familles apparentées, citons les pélicans, les cormorans, les aningas, les frégates et les pailles-en-queue.

Une fois leurs petits élevés et partis du nid, les fous de Bassan du littoral canadien de l'Atlantique émigrent vers le Sud, se dispersent au large des côtes depuis la Nouvelle-Angleterre jusqu'en Floride, pour faire la pêche.

Mesures de conservation

Dès le début de l'ère coloniale en Amérique du Nord, les fous de Bassan sont devenus la proie des chasseurs d'oiseaux de mer, des ravitailleurs de navires et des pêcheurs qui en faisaient

des appâts. Cette chasse excessive et les perturbations apportées à l'habitat des oiseaux ont provoqué une diminution considérable de leur nombre, qui est passé de 200,000 en 1830 à environ 8,000 en 1880. Grâce à une protection intégrale, ce nombre est remonté progressivement jusqu'à 60,000 environ à l'heure actuelle.

Le mazout déversé par les navires continue de faire périr un grand nombre de fous de Bassan et d'autres oiseaux de mer, malgré les accords internationaux destinés à enrayer ces ravages, et en dépit de la réglementation canadienne au sujet des rebuts dans les eaux territoriales. En outre, les oiseaux de mer sont menacés par le pétrole répandu lors des naufrages. Même si la quantité déversée est relativement faible, il s'étale en une vaste nappe de plusieurs milles carrés sur l'océan. Le plumage des oiseaux de mer qui nagent ou plongent à travers cette nappe visqueuse se feutre et perd de son imperméabilité, d'où la destruction du revêtement protecteur propre à tous les oiseaux aquatiques. Ceux qui sont ainsi touchés ne tardent pas à mourir. Cependant, le fou de Bassan est moins sujet à l'effet nocif du pétrole que d'autres oiseaux de mer qui nagent plus longtemps.

La stricte interdiction de molester ou de chasser le fou de Bassan, de même que les recherches biologiques entreprises au sujet des maladies, des produits chimiques de pollution et des rapports avec les autres espèces d'oiseaux de mer, lui assurent une protection totale et devraient en maintenir la population à un bon niveau. Le Service canadien de la faune étudie les effets du DDT sur ces oiseaux. Les premiers résultats indiquent que les proportions de DDT chez les fous de Bassan de l'île Bonaventure sont à peu près deux fois plus élevées que chez ceux de l'île Funk. Ces proportions sont suffisamment considérables pour être associées au taux de couvaison anormalement réduit mis en évidence par J.-M. Poulin (1968) au cours de son intéressante étude sur les fous de Bassan de l'île Bonaventure. Les oiseaux absorbent le DDT avec les poissons qu'ils mangent. Cependant, grâce aux programmes actuels destinés à réduire fortement l'utilisation du DDT en Amérique du Nord, ce risque couru par les fous de Bassan peut très bien n'être que temporaire.